

Installation du bureau pour 1970

Allocution de M. J. NOUVEL, président pour 1969

MESSIEURS,

« Lorsque, l'an dernier, à pareille époque, je vous adressais mes remerciements pour l'honneur que vous m'aviez fait en me choisissant pour « présider vos séances, j'avais, sans vous l'avouer, la crainte de ne pas me « montrer à la hauteur de la tâche que vous veniez de me confier. Aujourd'hui, je dois reconnaître que, grâce à votre bienveillance, cette tâche a « été beaucoup plus facile que je ne l'espérais, et je tiens à vous en remercier. »

Tels sont les termes de l'allocution que prononçait Edmond NOCARD le 13 janvier 1887, dans des circonstances analogues à celles-ci. Il invitait ensuite, par une courte phrase, les membres du nouveau bureau à prendre place.

Une stricte concision était de règle à cette époque à la Société Centrale de Médecine Vétérinaire, mais quoique ces termes traduisent parfaitement mes sentiments, je dois me conformer aux traditions actuelles.

Il faut donc que je vous rappelle tout d'abord la nomination, sur sa demande, au rang de Membre Emérite de notre confrère HOUDINIÈRE.

Je dois aussi vous rappeler la disparition de Monsieur VAN GOIDSENHOVEN de Bruxelles, Membre Associé de notre Compagnie, ainsi que celle de Monsieur SIMICH de Belgrade, Membre Correspondant. Au nom de l'Académie, j'adresse à ces deux regrettés Confrères, une fidèle pensée.

Au cours de cette année, notre Compagnie a appelé, en qualité de Membre Associé, Monsieur LAFENÊTRE, de Montpellier, et en qualité de Membres Correspondants, Messieurs CLOUET, de Moulins, JOUBERT, de Lyon et LAMOUREUX, de Paris.

L'activité de nos séances au cours de l'année a été conforme à la tradition, en respectant la diversité des thèmes abordés : l'anatomie, la physiologie et la pathologie sous ses divers aspects, ont fait l'objet de présentations d'ouvrages, de communications et de discussions.

Au début de l'année, j'avais souhaité voir l'Académie s'intéresser à certains problèmes économiques dans leurs rapports avec les sciences vétérinaires ; ce vœu a été partiellement satisfait par l'ouverture, dans une récente séance, d'une discussion sur l'alimentation artificielle des veaux. Je pense que cette orientation sera féconde et que les recherches expérimentales actuellement entreprises en vue de modifier les rythmes génitaux des espèces domestiques, ne seront pas sans incidences physiopathologiques importantes qui nous fourniront matière à réflexions.

Dans un monde où l'élaboration des plans et le choix des lignes d'action relèvent de plus en plus de la pensée abstraite et négligent trop souvent l'observation et l'analyse des faits, je souhaite que notre Compagnie, formée

d'hommes instruits des sciences de la nature et observant chaque jour les phénomènes normaux ou exceptionnels qu'elle engendre, demeure un refuge où le savoir et la raison sauvegardent l'équilibre de l'esprit.

Il me reste à adresser mes très vifs remerciements aux membres du bureau qui ont chacun beaucoup plus que moi-même travaillé cette année au maintien de l'Académie, à prier Monsieur **BALLOT** de prendre la présidence et à inviter Monsieur **GORET** à siéger au bureau.

Discours de M. Henri BALLOT, président pour 1970

Ainsi,

MES CHERS COLLÈGUES,

Vous m'avez fait pleine confiance et votre amitié, votre optimisme, votre imprudence peut-être, m'ont placé à la tête de notre Compagnie, la plus haute autorité scientifique vétérinaire française ! Quelle consécration pour un Praticien Rural accaparé par les multiples activités quotidiennes, privé trop souvent des contacts scientifiques désirés, trop fatigué parfois pour méditer, réfléchir, interpréter les passionnantes observations sans cesse offertes par la clinique.

Je ne vous cacherai ni ma joie profonde, ni ma fierté à l'idée de voir mon nom s'ajouter à la liste déjà longue des éminentes personnalités qui, depuis plus d'un siècle déjà, présidèrent aux destinées de l'Académie Vétérinaire de France. Pleinement conscient de l'honneur qui m'échoit, je vous exprime, mes chers collègues, ma profonde reconnaissance et mes très sincères remerciements.

Le premier devoir de ma charge est de rendre hommage, en votre nom, au Président sortant, Monsieur **NOUVEL**, il a présidé nos séances avec maîtrise et autorité : il a su, tout à la fois, animer et discipliner nos débats et, sa vaste culture, ses connaissances approfondies, son esprit philosophique ont gardé à nos discussions une haute qualité.

L'année 1969 a été une bonne année pour l'Académie, j'en félicite son Président et l'en remercie.

Tout à l'heure, prendra place à mes côtés, le Professeur **GORET**, membre de l'Académie de Médecine, qu'en décembre dernier vous avez élu Vice-Président à l'Unanimité ; il est inutile de souligner ici sa notoriété flatteuse tant dans les milieux médicaux que vétérinaires, la valeur de ses nombreuses recherches, la qualité de l'enseignement qu'il dispense aux étudiants, le succès des Conférences qu'il adresse à la profession. Il saura donner à l'Académie Vétérinaire un lustre exceptionnel. L'amitié qui nous lie depuis tant d'années me fait apprécier particulièrement sa présence à mes côtés.

Je me réjouis tout autant de voir, autour de moi, un bureau qui depuis longtemps a fait ses preuves. Nous connaissons tous les brillantes qualités d'administrateur et d'animateur de notre Secrétaire Général, nous apprécions son dynamisme et sa foi, nous savons comment il garde jalousement les traditions académiques et avec quelle vigilance il veille à la haute renommée de notre Compagnie. De notre trésorier, nous admirons l'heureuse gestion, lui qui, avec des recettes très réduites sait miraculeusement présenter un

budget équilibré ; comme nous voudrions que notre Argentier National s'inspire de cet exemple ! Enfin, notre secrétaire des séances, toujours exact, méticuleux et précis nous assure des comptes rendus impeccables tandis que notre archiviste règne heureusement sur nos documents et notre bibliothèque.

Avant de commencer nos travaux, permettez-moi, Messieurs, de reprendre un instant, par la pensée, le long chemin parcouru et, d'évoquer mes premiers pas dans la vie professionnelle, mon premier cours magistral en l'Ecole d'Alfort. C'était une leçon d'Anatomie, matière redoutée, austère et que mes camarades et moi, pensions rébarbative ! Une appréhension certaine pesait sur le vieil amphithéâtre et figeait l'auditoire silencieux dans une attente inquiète... soudain surgit le Professeur et ... l'enchantement commença ! Des gestes rapides, amples, précis firent sortir du tableau noir d'impeccables schémas ; une voix chaude, vibrante, éloquente fit s'animer littéralement les éléments présentés : os et articulations, muscles et tendons ; tandis que nerfs et vaisseaux s'inséraient à leur place logique ! On sentit comment fonctionnait la merveilleuse mécanique animale. D'un seul coup, en quelques minutes, nous avions compris toute l'anatomie.

Mon Cher Maître, vous qui m'avez apporté cette première révélation, souffrez que je vous exprime aujourd'hui ma vive admiration et mon affectueuse reconnaissance.

Permettez-moi encore, Messieurs, d'adresser le même hommage de profonde gratitude à tous mes Maîtres d'autrefois et tout particulièrement au Professeur LESBOUYRIES notre Doyen d'élection et au Professeur MARCENAC qui me fit à Saumur découvrir les immenses possibilités de la Chirurgie des Grands Animaux ; permettez-moi d'adresser aussi un souvenir ému à mes Maîtres le Professeur ROBIN qui m'apprit le raisonnement clinique, l'importance de la recherche sémiologique, la nécessité d'un diagnostic précis, et le Professeur DECHAMBRE qui m'accueillit dans l'ambiance familiale de son laboratoire de Zootechnie.

Or les Professeurs d'aujourd'hui sont dignes de ceux d'autrefois. Je les ai appréciés, il y a quelques années, à travers l'enseignement qu'ils ont dispensé à l'un de mes fils, aujourd'hui mon collaborateur. Bien plus, redevenu moi-même étudiant pour quelques jours, j'ai pu mesurer récemment, — avec quel plaisir et quel profit — la valeur des enseignants de la plus ancienne des écoles vétérinaires du monde.

Aussi, profitant de la tribune exceptionnelle que j'occupe aujourd'hui, je m'adresse aux étudiants de nos écoles, à ceux qui prendront notre relève et dont les meilleurs nous rejoindront ici. Bouleversés par des inquiétudes plus ou moins justifiées, redoutant un avenir difficile, ils cèdent volontiers à la contagion venue d'autres disciplines, accusent leurs aînés d'insouciance à leur égard, estiment que les vrais problèmes qui les attendent sont méconnus, et qu'ils devront entrer dans la vie mal préparés, incapables de faire face aux situations nouvelles. Vous savez leurs réactions brutales et parfois stupides.

A tous ceux-là, je veux souligner l'incomparable valeur d'un enseignement qui a fait ses preuves depuis si longtemps.

Ni l'extraordinaire progression des sciences biologiques, ni la somme des notions nouvelles qui s'imposent chaque année, ni les difficultés multiples de l'information, n'ont surpris ni rebuté les Vétérinaires. Ayant, dès leurs études, appris à apprendre, gardant l'esprit curieux et clair, s'appuyant sur des notions fondamentales bien comprises au cours de leurs travaux

scolaires, ils ont pu assimiler progressivement les connaissances nouvelles dans les domaines de la biologie et de la thérapeutique et rester, toute leur vie professionnelle, disponibles et préparés pour assumer les tâches de plus en plus difficiles et complexes qui leur sont confiées.

Mais, « *rien ne se gagne que dans l'effort* » « *rien ne vaut d'être gagné que dans la fraternité* » a dit récemment le Chef de l'Etat. Que nos étudiants l'entendent et s'en souviennent ! Qu'ils prennent conscience de leur propre responsabilité ; trop souvent leurs lacunes, leurs insuffisances proviennent d'eux-mêmes ! Qu'ils travaillent avec foi et volonté ; qu'ils gardent intacte leur confiance en leurs Maîtres. Le jour venu, ils seront prêts !

Qu'ils travaillent aussi dans l'ambiance de camaraderie, je dirai volontiers de fraternité qui régnait dans nos chambres rustiques ou dans nos salles de laboratoire, lorsque, toutes promotions mélangées, nous commentions pendant des heures une opération spectaculaire, un cas clinique intéressant, des expériences vécues lors d'un remplacement ou bien, un cours magistral particulièrement brillant ! Les discussions étaient bruyantes et passionnées ; chacun s'imprégnait alors sans efforts des connaissances des autres et telles étaient notre foi, notre volonté de pénétrer les mystères de la vie qu'il nous arrivait de gagner en pleine nuit les hôpitaux, pour y observer un grand malade et, tous ensemble, l'aider à gagner sa bataille contre la mort...

Certes l'enseignement vétérinaire ne doit pas rester immuable et figé ; il faut élargir le champ des études, il faut profiter des techniques modernes mais que les responsables veillent à maintenir l'ambiance et l'esprit de nos écoles, qu'ils forment des têtes bien faites, des têtes qui sachent observer, raisonner, comprendre et, durant toute leur vie, garder le désir et la joie d'apprendre.

MES CHERS COLLÈGUES,

Je sais, qu'en m'appelant à diriger nos débats, vous avez voulu, au-delà de ma personne, honorer le corps des vétérinaires praticiens. Longtemps ces praticiens ont constitué la grande majorité des vétérinaires français ; ils ont rendu d'immenses services tant à l'agriculture qu'à l'Economie nationale ; certains d'entre eux et je pense à notre collègue DESLIENS, ont effectué les premiers, dans des conditions incroyablement difficiles, des recherches fondamentales audacieuses et fécondes d'un intérêt scientifique incontestable. D'autres, tel notre collègue DURIEUX, qui présida nos travaux avec tant de distinction en 1966, multiplièrent les observations les plus pertinentes et apportèrent aux pathologistes une riche moisson de faits cliniques. Pour me limiter je ne citerai encore parmi nos anciens Présidents que MÉRY qui, par le verbe et par la plume sut imposer, au grand public, une image flatteuse du vétérinaire humaniste et lettré et BOUCHET qui, après une vie professionnelle si bien remplie, sut se retirer en son pays natal pour y méditer à loisir.

Mais comment ne pas évoquer aussi les vétérinaires parisiens du siècle dernier : les BARTHÉLÉMY, les LEBLANC, les BENJAMIN et tant et tant d'autres... leur diagnostic était infaillible et précis ; telle était leur réputation qu'ils étaient appelés en consultation à Londres comme à St-Petersbourg : leur verdict était sans appel ; ils régnaient sur le Monde Vétérinaire. Ce sont eux qui, en 1844, créèrent la société centrale de médecine vétérinaire et lui donnèrent un tel lustre et une telle autorité que le 16 avril 1878 un décret, signé par le Maréchal de Mac Mahon, instituait la Société Centrale

de Médecine Vétérinaire comme établissement d'utilité publique. Elle devenait le 12 janvier 1928 l'Académie Vétérinaire de France.

Je voudrais enfin rendre spécialement hommage à nos actuels praticiens ruraux et souligner combien leur rôle s'est modifié et compliqué depuis quelque vingt à trente ans, combien leurs rapports avec les mondes paysans sont différents et plus difficiles.

Autrefois, et ceux de ma génération ont bien connu cette situation, — et en gardent une certaine nostalgie, — la presque totalité de l'énergie qu'utilisaient les paysans pour leurs travaux et leurs transports était fournie par les animaux de trait. Ceux qui les conduisaient vivaient auprès d'eux toutes les heures des longues journées laborieuses ; beaucoup couchaient dans les étables ou les écuries et ces contacts permanents et presque exclusifs faisaient naître entre hommes et animaux, compagnons de travail, une amitié obscure mais puissante.

Les Vétérinaires s'occupaient des naissances difficiles et du développement des jeunes, maintenaient les adultes en bonne santé, assuraient leur utilisation constante, passaient parfois des nuits entières auprès d'un malade. Les sentiments que leur portaient les propriétaires étaient fait d'un mélange d'amitié sincère et pure et de reconnaissance intéressée pour celui qui sauvegardait ou entretenait l'outil de travail. Les contacts répétés, la confiance réciproque, l'observation faite ensemble de tous les phénomènes surprenants de la vie et de la mort, permettaient au vétérinaire rural de connaître tous les détours de l'âme paysanne.

Les temps ont bien changé ; le moteur a remplacé le cheval ; la machine à calculer apparaît dans les exploitations agricoles. L'énergie, qu'on utilise chaque jour davantage, ne dépend plus de la surveillance ni des interventions du vétérinaire. Celui-ci, devenu ingénieur hautement qualifié de la mécanique animale, étudie les rations idéales, assure la meilleure productivité d'un troupeau, calcule la rentabilité de toutes interventions. Plus de sentiment entre ses interlocuteurs et lui mais des chiffres ; il est jugé sur les bénéfices obtenus et sur les économies qu'il permet de réaliser.

Et c'est au moment où se transforment tant — et de si fâcheuse manière —, les rapports des vétérinaires avec leurs clients, qu'apparaît la nécessité d'éliminer les grandes maladies contagieuses et que sont organisées les prophylaxies collectives subventionnées.

La lutte contre la fièvre aphteuse, pour laquelle on dispose d'un vaccin efficace, ne pose qu'un problème d'exécution rapide des innombrables vaccinations. Les praticiens savent convaincre leurs clients, obtenir leur participation active, faire l'immense effort nécessaire, et remportent, en quelques mois, d'excellents résultats.

Beaucoup plus difficile est l'éradication de la tuberculose ! Il faut détecter la maladie au moyen d'une réaction parfois très délicate à interpréter. Il faut surtout décider les éleveurs à sacrifier un animal qu'ils apprécient, qu'ils voudraient conserver et qu'ils se refusent à considérer comme malade et comme dangereux !

Seules l'immense confiance dont jouissaient les praticiens, l'amitié de leurs clients, leur connaissance approfondie de l'âme paysanne leur ont permis, au prix d'un travail d'information et de persuasion dont personne ne peut soupçonner les difficultés, les déceptions, l'âpreté, d'entreprendre cette tâche démesurée. Elle est en très bonne voie et réussira si l'effort est poursuivi.

Reste la brucellose ! Si les circonstances sont plus favorables, la lutte

sans doute est encore plus difficile, plus aléatoire. Elle ne peut être entreprise et poursuivie que si les praticiens s'engagent totalement avec le capital de confiance et d'amitié dont ils disposent encore, avec leur parfaite connaissance de la psychologie des éleveurs, avec aussi leurs énormes possibilités de travail. Encore faut-il qu'ils reçoivent à leur tour des services vétérinaires la confiance qu'ils méritent, il est anormal, en effet, que les praticiens soient considérés comme des exécutants irresponsables et que malgré leur double qualité de diplômés des écoles vétérinaires et de vétérinaires sanitaires, ils ne puissent pratiquer et interpréter certains tests intéressants ni utiliser librement certains vaccins reconnus officiellement !

Je souhaite vivement que, cette année, l'Académie Vétérinaire soit consultée sur les nombreux problèmes que pose encore la lutte contre la Brucellose.

Je souhaite aussi, pour que les Praticiens puissent répondre aux exigences de l'Economie Moderne et aux demandes parfois naïvement déraisonnables des exploitants, que l'Académie provoque des recherches fondamentales de physiologie ; elles permettraient de connaître les possibilités extrêmes des organismes et les moyens d'atteindre les rendements les plus élevés, sans compromettre la santé des sujets ni l'avenir de leur descendance.

Ce serait pour les Vétérinaires le meilleur moyen de rendre à leurs clients les services qu'ils réclament et de conserver leur prestige, la confiance absolue et l'audience totale des éleveurs.

MESSIEURS,

Je m'excuse d'avoir prononcé un trop long discours et bien peu académique ! Mais nul ne peut aujourd'hui rester indifférent devant l'évolution des Hommes, des Structures, des Economies : il fallait que — dès son arrivée — votre Président vous fasse connaître son sentiment sur les grandes questions qui préoccupent la Profession tout entière.

J'invite M. Le Professeur GORET à prendre place à mes côtés et je déclare ouverte la 1^{re} séance de l'année 1970.
